CANNES
Champs Elysées
CHARLEROI
RÉCIT
M&M's
Une histoire
des frères Bayat,
de Cannes
à Charleroi

La dynastie Bayat a le pouvoir dans le sang. Quand l'oncle et le père laissent derrière eux la plus grande laiterie du Moyen-Orient, ils préparent leur succession pour Mogi et Mehdi sur la French Riviera. La descendance, élevée aux soirées jet-set de la Côte d'Azur et au négoce de jus sur les Champs-Élysées, plonge ses mains dans le charbon du Pays noir pour reconstruire le prestige familial et décider du sort du football belge. Deux frangins, deux alliés inséparables qui se partagent les méthodes, moins les manières, entre inculpation pour corruption de l'aîné et soupçons de conflits d'intérêts chez le cadet. Récit d'une ascension folle, qui prend racine sous le règne du dernier shah d'Iran et se termine aux côtés des barons de la politique belge.

Récit GUILLAUME GAUTIER ET NICOLAS TAIANA, à Cannes et Charleroi
Illustrations ANNE-GAËLLE AMIOT

À Charleroi, si on te vouvoie, c'est qu'on est fâché. Voilà l'une des nombreuses expressions consacrées qui font la réputation du Pays Noir. En ce soir de mars 2020, le tutoiement est heureusement généralisé, et rien ne semble en mesure de le contrarier. Le Sporting de Charleroi vient de battre son grand rival wallon, le Standard de Liège, pour la deuxième fois en dix ans. Cette victoire permet au club local de ravir la troisième place du championnat à son adversaire du jour – comble du triomphe. Charleroi devient, l'espace d'une semaine au moins, le meilleur club de Wallonie. La soirée dégage le parfum d'une prise de pouvoir. Ministres, présidents de parti, patrons de chaînes de télévision et chefs d'entreprises se massent dans les loges VIP. À l'intersection de tous ces cercles de pouvoir, un seul homme : Medhi Bayat, le président du Sporting. C'est comme si son téléphone avait heurté le sol et que tous ses contacts s'en étaient échappés. L'endroit a de faux airs des loges liégeoises de Sclessin, du temps de *Don Luciano* D'Onofrio. *« Le Sporting de Charleroi devient de plus en plus bankable, de plus en plus populaire »*, lance le patron du MR, Georges-Louis Bouchez, qui ne pouvait rater le rendez-vous, au même titre que ses comparses libéraux Pierre-Yves Jeholet, Jean-Luc Crucke et Olivier Chastel. Le socialiste Paul Magnette joue à domicile, aux côtés de Philippe Delusinne, le patron flamand de RTL, habitué aux coupes de champagne en terre zébrée.

Parmi les convives tirés à quatre épingles, Mogi Bayat avance d'un pas léger, sans complexe d'infériorité. Grand frère de celui qui empile les casquettes d'administrateur-délégué du Sporting de Charleroi, de président de la Fédération et de membre du conseil d'administration de la Pro League, l'aîné se profile comme l'agent le plus influent du royaume. Inculpé dans le cadre du scandale du « Footbelgate », il n'a jamais été aussi influent. Dans son portefeuille, il possède les entraîneurs des deux camps, à Liège comme à Charleroi, et les mandats pour vendre leurs meilleurs éléments. C'est ainsi : Mogi, l'agent, et Mehdi, le boss, sont incontournables. Quand ce n'est pas l'un, c'est l'autre, et inversement. En à peine deux décennies, les frères franco-iraniens ont conquis la Belgique du football, ce qui revient par extension à détenir un pouvoir politique et économique majeur. Qui aurait parié sur ces deux frangins qui, à l'aube des années 1980, vagissaient encore sous le règne du dernier shah d'Iran ?

Trois semaines après la naissance de Mehdi Bayat, le sol de Téhéran tremble : Rouhollah Khomeini rentre d'exil. En février 1979, la révolution iranienne consacre l'ayatollah « Guide suprême » et les protégés de l'ancien régime, celui du shah, sont désormais exposés. Petits-fils de Morteza Gholi Bayat et descendants de Mohammad Mossadegh, deux ex-Premier ministres, Mogi et Mehdi ne le savent pas encore, mais leur lignée politique les place d'office sur le banc de l'opposition, dans le camp des méchants. Le père, Nader, et l'oncle, Abbas, perdent progressivement le contrôle de leur laiterie, *« la plus grande du Moyen-Orient »*, voire *« du monde »*, selon les fluctuations du récit familial. Abbas file aux États-Unis, Nader rejoint sa femme, Yassi, et les gosses, en vacances dans le sud de la France. L'Irak déclenche la première guerre du Golfe en envahissant l'Iran et le clan Bayat se retrouve piégé, incapable d'effectuer le trajet inverse. Ils doivent repartir de zéro ou presque, avec, pour moyens de subsistance, *« dix mille dollars et des bijoux »*, inventorie Nader.

Le salut va venir des grands-parents maternels. Au beau milieu des *seventies*, Abbas Massoudi, le père de Yassi, avait senti le coup venir. Magnat des médias iraniens, il coule ses vieux jours à Mougins, repaire d'artistes en villégiature, cité-jardin où les villas poussent çà et là comme des pins, sur les hauteurs de Cannes. À la fin de l'été 1980, son rez-de-chaussée accueille sa fille Yassi, son beau-fils Nader et leurs deux enfants. Mogi, 6 ans, entre à l'école primaire et découvre la rigidité de l'administration bleu-blanc-rouge. Sur la carte d'identité, il lui faut un prénom bien français. Pour lui, ce sera Arnaud ; pour Mehdi, ce sera Robert. La localité abrite pourtant autant de nationalités que de luxueuses résidences. À Mougins, le compte en banque relègue au second plan la couleur du passeport. Paulette peut en témoigner. Doyenne du village, elle tient, *« depuis toujours »*, un tabac sur la place. Dépêchée en renfort sur la terrasse du *Rendez-Vous*, elle se souvient vaguement d'un *« homme âgé, Iranien, qui venait chercher ses cigares »*. Le profil correspond au grand-père, mais, à l'époque, les Bayat ne sont pas les seuls à quitter leur empire. Les réfugiés persans, surtout ceux issus de la classe supérieure, rallient en nombre le cadre idyllique de la Côte d'Azur, bien que poursuivis par le spectre de la république islamique. En mars 1984, un attentat à la bombe vise un proche du shah à Nice. En juin, un riche homme d'affaires iranien basé à Cannes est enlevé puis libéré contre plusieurs millions de francs, ainsi qu'une liste de ses compatriotes expatriés en bord de Méditerranée.

Nader, le père, a beau connaître les dangers qui guettent les Iraniens installés sur la French Riviera, il se tourne vers le sport-roi, sa passion. *« Dans la famille, nous nous sommes toujours intéressés au football »*, glisse le patriarche, qui décroche depuis Téhéran, d'où il essaie de *« faciliter les choses »*, soit consacrer sa retraite à embellir l'image de sa mère patrie à l'international. *« Le lendemain de notre arrivée à Cannes, je suis allé chercher le stade de foot de la ville. À partir de ce moment-là, je ne me rappelle pas d'un match à domicile qu'on n'ait pas été voir, pendant cinq ans. »* Le décès du grand-père les pousse à prendre un appartement au Cannet. Ce déménagement rapproche géographiquement les Bayat de l'équipe locale, qui accède à l'élite et où se révèle un ado chevelu, Zinedine Zidane. Nader et ses deux fils apprécient le joyau, Abbas polit sa fortune outre-Atlantique, dans l'import, la consultance, puis les boissons, mais leur destin ne peut que s'écrire en commun.

Les trajectoires d'Abbas et Nader, comme plus tard celles de Mogi et Mehdi, suivent les mêmes rails, inséparables. Il y a eu l'internat en Suisse et en Grande-Bretagne, la prestigieuse université de Columbia et, enfin, le business du lait. En 1991, Nader et Abbas veulent partager une nouvelle ligne de leur CV en investissant dans le football. Le club de l'OGC Nice, en faillite, constituerait la vitrine parfaite pour Looza, une boîte de jus de fruits du Limbourg reprise par Abbas. L'oncle, qui vient de poser un premier pied en Belgique, aimerait exporter la marque en France, et mandate son frère aîné pour charmer les politiques locaux. Grâce aux connexions de Nader, le projet Looza bénéficie d'appuis solides : Christian Estrosi, jeune député, qui deviendra maire et ministre sous Chirac et Sarkozy ; ainsi que Jean-Marc Governatori, entrepreneur, bientôt écolo et éphémère candidat à la présidentielle. *« Nous venons d'une famille très politique, je connaissais donc énormément de monde sur la Côte d'Azur, y compris M. Estrosi, que j'estimais beaucoup »*, explique le père de Mogi et Mehdi, avant de prodiguer la leçon, sans doute transmise à ses rejetons : *« Il faut toujours avoir quelqu'un qui vous soutient politiquement quand vous voulez entrer dans le football. »* Jean-Marc Governatori visite l'usine de Looza ; il est impressionné. *« Nader et Abbas avaient les moyens de leurs ambitions. Moi, j'amenais le côté niçois. Eux, ils amenaient les fonds. »*

Malgré la promesse d'investir dix-huit millions de francs, les deux frères lâchent l'affaire, refroidis par les *« magouilles »* du biotope niçois, dixit Nader. Les têtes pensantes de Looza, déjà sponsor historique de Saint-Trond, se consolent au sein du « club-entreprise » de l'AS Cannes, où les réunions entre partenaires, dans les loges ou la section VIP, permettent à Mogi Bayat d'intégrer les codes de l'industrie du ballon rond.

Cannes, qui forme les meilleurs talents français et goûte à la Coupe UEFA, vit sa plus belle période. Mogi n'en loupe pas une miette. Il suit les entraînements de l'académie, bombarde de questions les formateurs, s'assoit dès que possible en tribune, s'incruste dans les vestiaires et le bus des joueurs.

> « Ils ont créé un storytelling de fou autour de leur famille alors qu'ils ont une fortune pas possible. Ils te font presque le coup de la Méditerranée traversée sur une barque… »
> Une personnalité politique carolo

Trente printemps plus tard, le fanion porté par les Zidane, Vieira et Micoud a perdu son rouge tape-à-l'œil pour prendre la teinte d'un rosé vendu en cubi. Les déboires extrasportifs de l'ASC ont déteint sur les sièges du stade de La Bocca, quartier populaire bordé par la Méditerranée. Les voitures des auto-écoles zigzaguent sur un parking désert, autrefois bondé. Sur la façade extérieure, la devise provençale de la Ville tient bon, vaille que vaille : *Qui li ven li vieù* (Qui y vient y vit). *« À Cannes, tout le monde connaissait Mogi »*, assure Mickaël Marsiglia, alias « Mickey », ex-joueur, nouveau coach, et pote de soirée, serré avec deux collègues dans une pièce exiguë. *« Mogi ne posait pas que des questions sur l'aspect tactique du foot, mais aussi sur les transferts, le côté business. Tu sentais qu'il avait le sens des affaires. Il voulait faire des coups avec Pat. »* Pat, c'est Patrick Vieira, dont les grands compas côtoient alors les *punchlines* de Mogi, à mille lieues du silence que s'impose aujourd'hui l'aîné des Bayat devant les journalistes. Sa réputation sulfureuse le précède, il s'agit donc de lisser l'image. Sur la Croisette, ils sont des dizaines à réagir par la négative à l'annonce de son patronyme, quand ils ne se rétractent pas au moment d'ouvrir la boîte à souvenirs. Heureusement pour les amateurs de belles histoires, les frangins ont pris le soin de construire leur propre récit, inspiré de faits réels et ponctué d'hyperboles. *« Ils ont créé un storytelling de fou autour de leur famille alors qu'ils ont une fortune pas possible,* souffle une personnalité politique carolo. *Ils te font presque le coup de la Méditerranée traversée sur une barque… »*

En vérité, Mogi revend des voitures, comme son père, ou travaille chez son oncle. Il écume les bars, les restos branchés, sort à *L'Opéra*, au *Brumel's* en compagnie des footeux cannois, se balade au festival, et entame des études à HEC Nice, le long de la promenade des Anglais. En 1992, les parents profitent de sa majorité pour retourner en Iran et lui laisser la charge de Mehdi, quatorze bougies. *« Mogi était toujours là pour Mehdi, comme un deuxième père. C'est pour ça qu'ils ont un lien très fort et qu'il n'y a rien qui peut les séparer »*, éclaire Nader, allergique à l'expression *« fils de riches »*. Mehdi vend des articles chez Decathlon et anime les supermarchés pour faire tester les jus de fruits des sociétés d'Abbas, jamais loin. Installé à Bruxelles pour le business, l'oncle veille au grain, et met bientôt le grappin sur Chaudfontaine. Mais l'esprit de Mehdi est ailleurs. *« Aujourd'hui, on a l'impression que l'agité de la famille, c'est Mogi et que le sage, c'est moi, mais à l'époque, c'était plutôt l'inverse. Mogi était rangé, il était beaucoup plus studieux que moi. Moi, j'étais l'électron libre, je ne voulais pas bosser avec ma famille. C'était souvent tendu avec Mogi, parce qu'il n'était pas mon père et j'étais en pleine crise d'ado »*, enchaîne Mehdi Bayat, en pianotant des textos, les sneakers sur la table de son bureau carolo. L'homme a changé, dit-il, et semble être passé à l'âge adulte pour de bon.

Début 1999, quand Abbas s'offre le groupe Sunnyland afin d'élargir son catalogue de boissons

rafraîchissantes, il pistonne naturellement Mogi pour chapeauter la filiale française. Mogi expose sa vision et impose sa patte, d'entrée. Jan Nouwen, le manager général, observe cet inconnu, de vingt-cinq piges à peine, s'adresser, normal, à une bonne dizaine de cadres : *« Moi, j'écoutais, mais ce n'était pas le cas des autres, qui ne le prenaient pas au sérieux. C'est typique de Mogi : où qu'il aille, il n'a pas peur d'exprimer ses idées.* » Ni de se faire plaisir. Il transfère ainsi le siège de Sunnyland de La Clayette — village de la France profonde — à Paris, dans un grand appartement haussmannien, proche des Champs-Élysées. Il se garde aussi une chambre, accolée aux bureaux, pour ses premiers mois dans la Ville Lumière. *« M. Bayat* (Abbas) *a demandé à Mogi de travailler à fond la caisse. Ce qu'il a fait. Quelle que soit la volonté de son oncle, il y allait à 200 %. C'était vraiment le soldat d'Abbas »*, abonde Dominique Toboul, équipier au quotidien, avec qui il démarche les clients et aiguise ses talents de *deal maker*.

Pendant que Mogi négocie des contrats juteux avec les grandes surfaces, Mehdi opte pour la grande vie. S'il suit les traces de son frangin jusque dans les amphithéâtres d'HEC Nice, il préfère martyriser les dancefloors de la Côte d'Azur plutôt que de se farcir le commerce de liquides en tous genres. Robert — son prénom à l'état civil — est un jet-setteur. *« Oui, je suis sorti, j'ai fait le con »*, concède le patron du Sporting de Charleroi, en relevant les yeux de son smartphone, pour un moment d'introspection. *« C'est une période de ma vie où j'étais un peu un merdeux. »* Un *« môme »*, se qualifie-t-il encore, qui finit par s'occuper d'une discothèque cannoise, le *Lady Bird*, avec tout ce que ça implique. *« Je me cherchais un peu. J'ai eu une jeunesse tumultueuse, qui n'était pas cadrée. J'étais très proche des patrons de toutes les boîtes de nuit. Il fallait que je me sorte de ce milieu où tu es toujours dehors. »* Comme souvent, l'issue de secours débouche sur un retour aux sources. Mehdi, cet oiseau de nuit, s'octroie un congé sabbatique et prend son envol vers l'Iran.

Chez Sunnyland, Mogi fait déjà étalage de son hyperactivité. Il avance à mille, tandis que ses clients roulent au pas. Un *« super talent »*, *« le meilleur »* même, sur l'échelle Nouwen, mais dont les pratiques, brusques, ne collent pas aux habitudes de la grande distribution. *« Il voulait prouver à son oncle qu'il était capable d'occuper ce poste-là. Mogi et Abbas se ressemblent beaucoup, alors que Mehdi se rapproche plutôt de son père, Nader »*, analyse le bras droit d'Abbas à Sunnyland et au Sporting de Charleroi. Le Sporting, dont les portes ont été ouvertes à l'oncle par le bourgmestre Jacques Van Gompel, reste aussi déficitaire que tributaire des ingérences du socialisme à la sauce carolorégienne. En 2003, Abbas opère son nettoyage de printemps, récupère les pleins pouvoirs et nomme son neveu-à-tout-faire au poste de responsable commercial. *« Mogi n'était pas spécialement content de débarquer à Charleroi »*, continue Jan Nouwen. *« Il avait habité sur la Côte d'Azur, il vivait à Paris et il se retrouvait dans cette ville noire, où il n'y avait que des nuages. »* L'accueil réservé à son oncle sur les forums de supporters a de quoi torpiller l'enthousiasme de Mogi. Le neveu réagit du tac-au-tac et, en guise de salutations, remercient les supporters pour leur « quotient intellectuel proche du néant ». Il multiplie les allers-retours entre le Hainaut et l'Île-de-France, mais finit par appeler son cadet à la rescousse. Rentré d'Iran, lancé dans la promotion de chanteurs, de Saint-Tropez à Monaco, et soulagé de ses fréquentations nocturnes, Mehdi part volontiers à l'assaut des sponsors, au volant d'une Daewoo Kalos, bleu pétant. Ce n'est ni *Le Brumel's*, ni les Champs, mais le duo est formé et obtient vite son surnom : les « M&M's ».

> **« Mogi n'était pas spécialement content de débarquer à Charleroi. Il avait habité sur la Côte d'Azur, il vivait à Paris et il se retrouvait dans cette ville noire, où il n'y avait que des nuages. »**
> Jan Nouwen, ancien manager de Mogi chez Sunnyland

L'agenda allégé par son cadet, Mogi remplace progressivement les créneaux sponsoring par les dossiers mercato, travaillant de concert avec le recruteur-maison, Raymond Mommens. Ils activent le réseau français pour récupérer des secondes lames au rabais. La formule fonctionne. Mehdi, aussi âgé que les nouveaux joueurs, se fond dans l'effectif pour organiser les sorties. *« On était vachement proches, comme des potes. Ce n'était pas la relation classique dirigeants-joueurs, c'était une petite famille »*, soutient Sébastien Chabaud, une connaissance de Cannes qui signe à Charleroi dans un contexte de maintien et d'économies de bout de chandelle. Son transfert, au même titre que celui d'autres nouveaux arrivants, rapproche vite les Zèbres de l'Europe. Une réussite satisfaisante pour Abbas, qui peut se concentrer sur ses sociétés et placer une fois de plus le soldat Mogi aux commandes du vaisseau.

Dans l'océan de la politique locale, difficile de distinguer si Mogi se noie, ou s'il apprend soigneusement à nager au milieu des requins. En 2005, l'aîné de la fratrie réclame une pelouse synthétique. Claude Despiegeleer bondit, en renard des surfaces. L'échevin des Sports, que Mogi appelle affectueusement « Tonton Despi », imagine un montage pour contourner les marchés publics, comme d'autres inscriraient un but hors-jeu, sans appel à l'assistance vidéo : le Sporting paie le synthétique, la Ville déclare le loyer payé et achète en surplus 75 000 billets à huit euros — toujours utiles pour une saison de clientélisme en tribune 3. *« On avait dit à Mogi d'être prudent avec Despiegeleer et Van Gompel, parce qu'on savait comment ils fonctionnaient. On savait qu'ils avaient l'habitude de construire des choses à la limite de la légalité »*, rappelle pourtant Jan Nouwen.

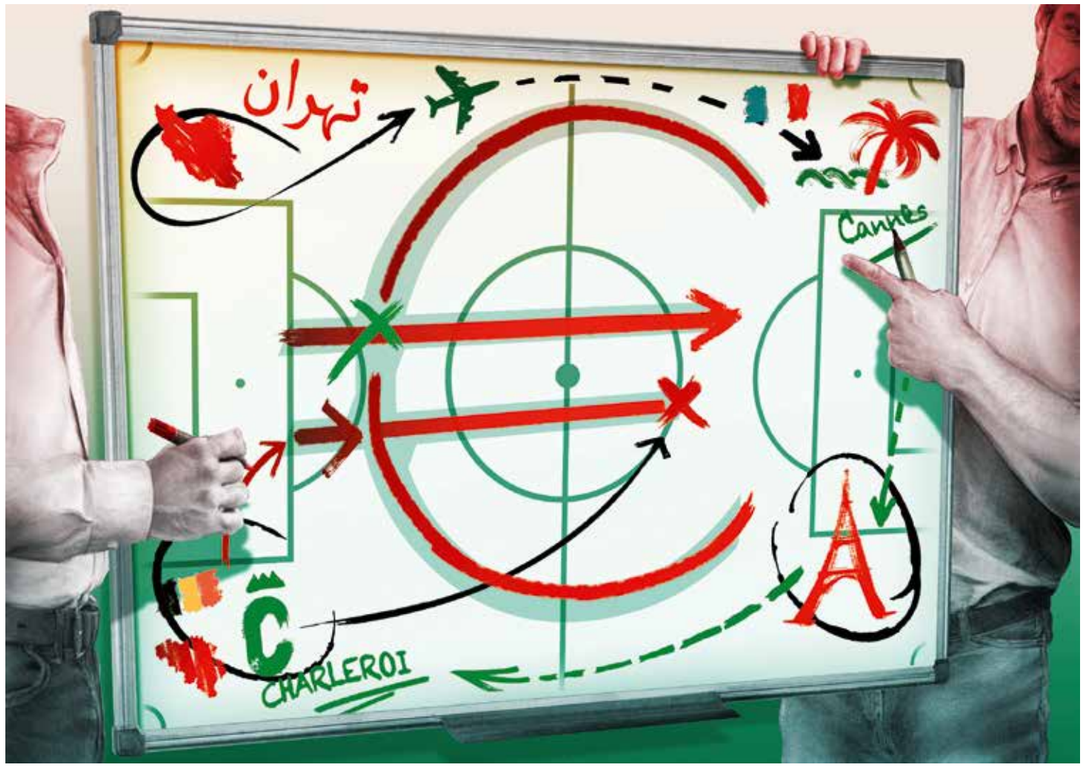
Logiquement, les tribunaux carolos plaident plutôt pour l'hypothèse du requin. L'addition est salée : dix-huit mois avec sursis pour le bourgmestre, qui sera finalement blanchi ; douze pour Mogi, pour faux et détournements ; et l'absorption des faits pour Despiegeleer, déjà condamné dans des dossiers similaires. Depuis le palais de justice voisin, on conseille aux nouveaux élus de se méfier des arrangements en coulisses dont le Sporting est visiblement coutumier. Au cœur de l'hiver 2007, à une période où il prend goût aux vociférations dans les colonnes des journaux, Mogi affirme que la Ville devra bientôt passer à la caisse pour régler l'échéance de deux prêts contractés par le Sporting et qu'elle a garantis, avec Sunnyland. Cinq millions d'euros dans un premier temps, puis deux et demi supplémentaires, le tout validé à l'hôtel de ville, en flirtant avec l'unanimité. Seul à s'opposer au deuxième prêt, le conseiller communal Ecolo Luc Parmentier défend son point de vue sous les huées d'un public aux allures de kop, peuplé de supporters complices de la coalition entre la majorité et le Sporting. Sans oublier les sarcasmes de l'ancien bourgmestre carolo Jean-Claude Van Cauwenberghe, qui lui serine que son grand-père, un temps actif dans la société coopérative du matricule 22, doit se retourner dans sa tombe. *« Dommage pour lui, il avait été au crématorium »*, ironise aujourd'hui Luc Parmentier, alors soucieux d'éviter un surendettement public au nom d'un club qui profiterait un peu trop de son statut de porte-étendard.

Jamais en phase avec la Ville, Abbas partage cette fois le point de vue des autorités qui se méfient de la puissance de Mogi. Quelques mois après les révélations de l'entourloupe du synthétique, le mandat de directeur général de son neveu prend fin avec fracas. Mogi tombe à l'automne 2010, soufflé par le retour aux affaires d'un oncle dont le business des boissons, violemment frappé par la crise financière de 2008, est en plein processus de déshydratation. Le président soupçonne alors son neveu d'occuper, dans l'ombre, le rôle d'agent. L'aîné de la fratrie n'ignore pas qu'il sera bientôt mis à l'écart : il prépare depuis un moment sa reconversion en suivant des cours pour obtenir sa licence d'intermédiaire. À en croire son oncle, il en serait même déjà aux ateliers pratiques. Dans un échange de mails avec son avocat en février 2012, Abbas accuse Mogi d'avoir « organisé les choses en sachant très bien qu'il agissait contre les intérêts de Charleroi ». Dans ses courriels, Abbas sous-entend que son neveu ne sort pas les poches vides de ce carrousel. Un motif suffisant de licenciement, malgré l'absence de preuves, qui vire au drame familial quand Abbas assigne Mogi devant les tribunaux pour faux et usage de faux. Contacté, l'oncle ne souhaite plus parler de celui qui fut son neveu de confiance. *« Mogi est une personne très têtue qui veut décider de tout »*, reconnaît Nader, contraint de jouer au médiateur et peu bavard sur ce souvenir douloureux. *« Mon frère en avait aussi un petit peu marre de ses problèmes économiques avec Sunnyland. Il y a eu des tensions… »* Dans la foulée, plusieurs collaborateurs doivent débarrasser le plancher. Presque seul à bord, Mehdi est contraint de sortir de l'ombre et faire tourner la boutique, au moment où Charleroi dégringole en deuxième division.

De retour parmi l'élite au bout d'une saison éreintante, le Sporting est mis sur le marché. Abbas Bayat se lasse de son coûteux jouet et se met en quête d'un successeur fiable. Avant la relégation, le président avait ainsi balayé l'idée de céder les rênes à Mogi, dont les débuts en tant qu'agent s'avéraient laborieux. Abbas était plutôt désireux de piloter l'avenir zébré en fédérant de nombreux sponsors locaux autour de lui. Challenger inattendu, c'est finalement Mehdi qui s'assoit dans le cockpit fin 2012, en compagnie de Fabien Debecq, l'homme fort de QNT, le fabricant de produits énergisants. La veste serrée de ce dernier cache mal sa silhouette d'épouvantail. De partenaire à l'origine, il a fini par devenir président quelques années plus tard. Pour les supporters, qui ne voient en lui qu'un illustre inconnu, il doit forcément y avoir un marionnettiste dans l'ombre. Certains semblent sûrs qu'Abbas a laissé un bas de laine

à son neveu. Dans le milieu, on confie plus volontiers ce costume d'investisseur caché à Mogi, qui se rendrait déjà coupable d'une « influence notable » sur la vie du club zébré, posture interdite pour un agent aux yeux des règlements du football belge. Une thèse portée devant l'autorité belge de la concurrence par l'Antwerp, Waasland-Beveren et Virton au printemps dernier, tous trois appuyés par une déclaration sur l'honneur de Roland Duchâtelet, ancien président du Standard.

Dans cette attestation datée du 21 mai 2020, Roland Duchâtelet affirme avoir rencontré Mehdi Bayat le 19 août 2014, à la demande de l'administrateur-délégué du Sporting. Le cadet des M&M's souhaite offrir une porte de sortie au défenseur brésilien Kanu, qui vient de casser son contrat unilatéralement au Standard. Duchâtelet pense y déceler un double jeu, affirmant que Mehdi vient pêcher les infos pour son frère, désireux de refourguer le joueur à Anderlecht. « Monsieur Mehdi Bayat m'a explicitement affirmé que je pouvais être pleinement rassuré (selon lui…) puisque — en réalité — l'actionnaire principal du Sporting de Charleroi était son frère, Mogi Bayat », écrit Duchâtelet. « Je n'ai pas été véritablement surpris par cette "révélation", étant donné que — déjà à l'époque — cette information était bien connue dans les milieux du football belge. » Mehdi Bayat a changé de posture. Les pieds ont quitté la table en verre pour s'ancrer



dans le sol. *« C'est complètement débile*, peste-t-il. *Personne ne donne de crédit à sa déclaration. D'ailleurs, aujourd'hui, les dirigeants de club ont compris que je dirige mon club, que Mogi est agent, et que je travaille avec lui de la même façon que d'autres dirigeants le font. »* Dans l'actionnariat du Sporting, seule la trace de Sarkis Semerciyan, qui pèse pour seulement 4 %, interroge. *« Un de mes plus vieux amis en Belgique »*, grâce à qui *« j'ai rencontré ma femme »*, raconte Mehdi Bayat, vis-à-vis de son pote diamantaire, dont le nom renvoie automatiquement vers les paradis fiscaux des *Panama Papers*.

S'il affirme ne pas avoir eu recours à l'argent de son aîné, Mehdi a par contre recyclé ses formules. Le mercato continue à charrier vers le Pays noir des revanchards aux prétentions salariales modestes et aux dents aiguisées. Rodé aux erreurs familiales, le cadet dépose son Sporting entre les mains de Felice Mazzù et façonne une colonne vertébrale qui stabilise le club. Les tauliers s'installent, les jeunes talents font gonfler les caisses, profitant des tours de passe-passe de Mogi pour les vendre au-delà de leur valeur. *« Ce n'est même pas un agent, c'est un système »*, résume son père, Nader. En coulisses, on raconte également que Mogi répond au téléphone d'Herman Van Holsbeeck, manager d'Anderlecht, met les pieds sur le bureau de Michel Louwagie, le manager de La Gantoise, et s'arrange avec les directeurs sportifs, qui touchent un pourcentage sur la revente de leurs meilleurs joyaux, pour augmenter le volume et parfois même leur rétrocéder une partie de sa commission. La pratique, illégale aux yeux de l'État, lui permet de faire sa propre loi sur le marché national. Dans *L'Écho*, Mogi se félicite plutôt de son « système », voué à enrichir les clubs belges. « *Ils s'y retrouvent largement et moi aussi. Il est donc normal que l'on bosse ensemble. Si je ne leur rapportais que des cacahuètes, je ne serais plus dans le circuit. C'est juste une règle économique, rien d'affectif.* » Ce modus operandi visiblement empreint de philanthropie ne le rend pas encore assez populaire à ses yeux. Dès que possible, « Arnaud », de son prénom français, pose sur une photo de transfert, même quand il ne s'y implique que de loin. L'important, c'est de paraître indispensable.

Pas franchement adepte de la méthode douce, le plus âgé des M&M's a la fâcheuse manie de s'autoproclamer calife. Rien d'anormal, alors, lorsqu'il invective Felice Mazzù, l'entraîneur du Sporting, depuis son siège en tribune d'honneur, calé deux rangées derrière son frère, ou menace physiquement un dirigeant dans une pièce soigneusement fermée à clef pour forcer — en vain — le transfert de Thorgan Hazard chez ses amis d'Anderlecht. *« Son problème, c'est sa grande gueule »*, confiait son cadet au lendemain du « Footbelgate ». À l'aube du 10 octobre 2018, les enquêteurs entrent sans frapper dans la luxueuse résidence brabançonne de Mogi, inculpé pour blanchiment et organisation criminelle, puis libéré sous caution au bout du mois suivant.

Il devient l'incarnation d'un système où tous les coups semblent permis. À plusieurs reprises, il entre ainsi en conflit ouvert avec Herman Wijnants, le président du club de Westerlo, qui refuse de faire appel à ses services d'agent. Mogi menace alors de faire culbuter son équipe en D2. Lorsque Mouscron en passe deux à Courtrai en 2018, dans un match aussi mystérieux que décisif entre deux clubs où Mogi a ses entrées, Westerlo est condamné à la relégation et l'aîné des Bayat fanfaronne. *« Mogi va tout droit, tandis que Mehdi est beaucoup plus politique que lui »*, distingue encore Nader. Mehdi, lui, entre subtilement dans la cour des grands, où les dirigeants admirent son sens aigu du compromis, son instinct relationnel et sa maîtrise des rouages de la communication, qu'elle soit publique ou privée, *on* ou *off*. *« On sort de chez lui sans avoir vraiment eu ce qu'on voulait, mais content quand même, parce qu'il vous l'a bien emballé »*, synthétise Philippe Emond, père de Renaud (ex-Standard) ancien dirigeant de l'Excelsior Virton, dans les pages de *Sport/Foot Magazine*. Dès son entrée en fonction, Mehdi comprend qu'améliorer l'image de Charleroi ne lui offrira que des bénéfices. Il défend sa ville d'adoption avec passion : au mariage d'un politicien belge, organisé sous le soleil italien, il case sans cesse son club au milieu des petits fours. Son arrivée aux rênes du Sporting coïncide d'ailleurs avec la prise de pouvoir à Charleroi de Paul Magnette. Les deux hommes finissent souvent sur la même longueur d'onde, comme quand Bayat suit les conseils de son bourgmestre et accepte de construire son futur stade dans le quartier sinistré de Marchienne, loin de l'emplacement idéal que constituait Gosselies. Dans les couloirs de l'hôtel de ville, il se dit que le maïeur carolo — qui n'a pas jugé bon de s'étendre sur le sujet — rigole en s'avouant soulagé de ne pas voir Mehdi se présenter face à lui aux communales. Une carrière de tribun n'a jamais fait partie des plans du cadet des Bayat, pas plus que pour son frère aîné, qui avait repoussé les avances du PS, lors de la période M&M's.

« *Mehdi est suffisamment intelligent pour ne pas afficher des affinités avec un parti ou un autre. En tout cas, il est évident que les Bayat sont des entrepreneurs. Je n'ai pas le sentiment que ce sont des gens qui se tourneraient vers le parti communiste* », taquine Georges-Louis Bouchez, qui partage les attitudes du patron des Zèbres. Même look, même grandiloquence, même tendance à fixer son écran plutôt que son interlocuteur. Et même façon de mener sa vie au sprint sur la distance d'un marathon. Pas étonnant qu'au stade Roi Baudouin, il arrive qu'on réclame un selfie à GLB, en le confondant avec le président de la Fédération. Plébiscité par les dirigeants du football professionnel parce que, selon l'un d'eux, *« il construit des ponts et pas des murs »*, Mehdi balaie l'image familiale écornée par le Footbelgate, pour s'installer au sommet de la pyramide du football national. Servi par deux bras de fer financiers majeurs qu'il remporte avec diplomatie (le licenciement de Marc Wilmots et les primes des Diables rouges au Mondial 2018), le cadet des M&M's devient le boss de la Fédération, le samedi 22 juin 2019. Il est le premier étranger à prendre la tête de l'Union belge de football, en ralliant à sa cause les représentants de l'aile amateur francophone, avec l'appui de Bruno Venanzi, homologue du Standard, où Mogi évolue en pantoufles. Après avoir annoncé sa candidature le matin du scrutin, Mehdi verrouille sa victoire dans l'escalier qui mène de l'assemblée générale au comité exécutif. Ses partisans de dernière minute se laissent convaincre, entre autres, par la possibilité de conserver la langue de Molière dans le fauteuil présidentiel, au sein d'instances fédérales surtout dominées par celle de Vondel.

Quand il s'agit d'affaires, Mehdi montre l'aisance d'un polyglotte, aussi confortable en mocassins qu'en sneakers. Un sens relationnel transmis par le père, qui n'hésite pas à glisser son nom à des compatriotes iraniens, intéressés par un rachat de parts dans la banque Belfius. Mehdi prend soin de n'écraser personne sur son passage, histoire d'éviter que quelqu'un puisse recueillir le témoignage d'une bête blessée sur le bas-côté. Il trouve toujours un moyen de remercier ses hommes de confiance, comme lorsqu'il remet à l'ancien président de la Fédération, Gérard Linard, la présidence de la toute nouvelle section féminine de son Sporting de Charleroi. Entre les frères, seul le langage diffère. L'esprit reste à l'entre-soi et à l'échange de bons procédés. Le modèle Bayat, celui d'une fratrie qui sait rendre la pareille, épouse ainsi parfaitement les courbes généreuses du football à la belge. *« Je suis dans ce milieu depuis des années,* martèle Mehdi. *Si j'étais un farfelu ou un tordu, ça se serait su. Et si les gens du foot jugeaient que j'utilise mes fonctions pour mon propre intérêt, je ne serais pas là où je suis. »* Mogi n'a d'ailleurs pas besoin de son petit frère pour reprendre sa posture de roi du marché des transferts, quelques semaines après sa libération sous caution. Parce que le modèle économique du foot belge repose sur la vente de joueurs, et qu'il maîtrise cet art bien mieux que les autres. Ni l'inculpation pour blanchiment d'argent, ni les soupçons d'usage de rétro-commissions n'arrêtent les dirigeants, témoins privilégiés et consentants de son retour dans le jeu. L'enquête n'a pas encore rendu ses conclusions définitives : en juin dernier, des perquisitions concernant des transferts effectués par Mogi Bayat ont encore eu lieu, à Genk et à Charleroi.

Partout, les deux frères retrouvent le pouvoir, l'exercent et l'alimentent. Comme une suite logique, un héritage, un patrimoine familial à sauvegarder. « *Mogi avait ce petit truc, quelque chose de supplémentaire : c'est la frustration d'une famille de notables, de bourgeois qui ont dû fuir leur pays et se réinventer. Je pense qu'il avait la rage de reconstruire ce que sa famille avait bâti depuis des générations en Iran. C'était un élément de motivation dans sa carrière, il l'avait toujours à l'esprit* », diagnostique Dominique Toboul, le meilleur allié de Mogi chez Sunnyland, qui clôt le raisonnement sur le ton de la comparaison. « *Leur histoire, c'est comme si vous preniez les enfants de Nicolas Sarkozy et que vous les envoyiez en Moldavie.* »

Ils sont comment les dancefloors, à Chisinau ?

> « Mogi était toujours là pour Mehdi, comme un deuxième père. C'est pour ça qu'ils ont un lien très fort et qu'il n'y a rien qui peut les séparer »
>
> Nader Bayat, leur père

Avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Fédération Wallonie-Bruxelles.